

LINGUISTICA
E LETTERATURA

VII

I-2 · 1982

ESTRATTO



GIARDINI EDITORI
E STAMPATORI
IN PISA

1983

AU-DELÀ DU STRUCTURALISME¹

Le titre que j'ai choisi implique tout d'abord l'affirmation de la nécessité de dépasser le structuralisme dans les études linguistiques. Mais: nécessité par rapport à quoi? Par rapport à la réalité du langage telle qu'elle se manifeste dans l'activité de parler.

Deuxièmement, «au-delà» implique une thèse: il ne s'agit pas d'éliminer le structuralisme; il s'agit, pour moi du moins, d'aller *au-delà* du structuralisme, de le dépasser en le conservant, c'est-à-dire, en reconnaissant tout ce qui dans le structuralisme est valable en tant que point de vue, en tant que concepts et résultats positifs concernant la connaissance du langage et des langues. Leibniz disait que toutes les doctrines philosophiques sont vraies par ce qu'elles affirment et sont fausses par ce qu'elles nient. On pourrait appliquer ceci à la linguistique aussi, en disant que les doctrines linguistiques sont vraies, sont valables, par les aspects du langage qu'elles affirment et qu'elles sont fausses par les aspects qu'elles nient, qu'elles doivent nier – mettre entre parenthèses – à cause du point de vue particulier qu'elles adoptent.

Or, de quoi s'agit-il dans le cas du structuralisme? Qu'est-ce qu'il nie implicitement, qu'est-ce qu'il met du moins entre parenthèses en se concentrant sur ce qui constitue son objet propre, les structures fonctionnelles des langues? Eh bien, tout d'abord cette concentration au niveau des langues implique qu'on mette entre parenthèses les deux autres plans du langage, qui pour moi sont: a) la *parole en général* et b) le *discours*.

La *parole en général*, l'activité de parler en général, obéit à une technique à elle dans n'importe quelle langue, technique

1. Questa comunicazione è stata pubblicata sulla base della registrazione su nastro negli *Actes* del 16° Congresso di Linguistica e Filologia romanza, vol.I, Palma de Mallorca, 1982, pp. 163-168. Qui se ne pubblica la versione riveduta e corretta dall'Autore.

qui comprend, par exemple, la référence implicite à tout une série de principes de la pensée, la référence au monde connu par l'homme, l'emploi de techniques non linguistiques (non «grammaticales»: non «de langue»), c'est-à-dire toute une série d'autres systèmes d'expression. Tout cela appartient à la parole en général et devrait constituer l'objet d'une *linguistique de la parole en général*, dont nous ne disposons pas à présent.

L'autre plan du langage qui est «mis entre parenthèses» par cette concentration au niveau des langues, c'est le plan du *discours*, qui, lui aussi, obéit à des techniques qui lui sont particulières. Tout d'abord, un discours n'est pas nécessairement discours dans une seule et même langue, mais très souvent aussi en plusieurs langues; d'autre part, ce plan a aussi ses traditions propres, indépendantes, en principe, des traditions des langues (il y a, par exemple, une tradition «sonnet», ou bien une tradition «conte», indépendamment de l'espagnol, du français etc.). Il s'agit de l'objet d'une autre discipline: de la *linguistique du discours* ou bien de la linguistique qu'on appelle à présent «linguistique du texte» et qui est en train de se développer.

L'objet propre du structuralisme appartient au niveau historique des langues; et même à ce niveau il concerne en particulier le plan du *système fonctionnel* de la langue, de chaque langue, c'est-à-dire les structures oppositives d'une langue donnée. Or, dans la technique même constituée par une langue quelconque il y a deux autres niveaux à considérer: le niveau de la *norme*, c'est-à-dire de la réalisation normale dans la communauté linguistique, et le niveau du *type*, le niveau des principes d'organisation, des principes de structuration des langues. Certes, l'étude de ces trois plans peut se faire à l'intérieur du structuralisme; mais jusqu'à présent on s'est limité surtout au système, et il faudrait étudier aussi la norme des langues et établir le type linguistique pour chaque langue en particulier.

Mais ce dont je voudrais plutôt parler ici – et ce sont mes thèses fondamentales – concerne le niveau même des

langues. À ce niveau même, le structuralisme doit en effet se limiter aux *structures*, considérer analytiquement les structures (et leurs réalisations). Or, ceci implique toute une série de distinctions préalables, distinctions que normalement on ne déclare pas mais qui sont implicites dans toute étude structurale. J'ai essayé moi-même d'identifier ces distinctions implicites, ce qu'on laisse de côté en chaque cas; et en établissant explicitement ces distinctions, je suis arrivé au tableau suivant: *connaissance du langage – connaissance des «choses», langage primaire – métalangage, synchronie – diachronie, technique libre – discours répété, langue fonctionnelle – langue historique.*

Tout d'abord, au niveau historique du langage, aussi bien qu'au niveau que j'appelle «parole en général», nous avons une *connaissance des «choses»* qui conditionne notre activité de parler. Ainsi, par exemple, si l'on ne dit pas «un enfant avec des yeux» ou bien «une femme avec des jambes» et si par contre on dit «un enfant aux yeux bleus» ou «une femme avec de belles jambes», c'est parce qu'on a la connaissance des «choses», de la réalité «normale»: on sait que tous les enfants ont des yeux, que toutes les femmes ont des jambes; par conséquent, on ne dit pas ce qui est sous-entendu comme généralement connu. Dans un autre monde, où les enfants n'auraient pas d'yeux, on dirait sans doute «aujourd'hui j'ai vu un enfant avec des yeux» parce que cela y serait extraordinaire, ce serait quelque chose en dehors de la réalité «normale» et généralement connue.

Deuxièmement, la concentration sur un système linguistiquement homogène implique la distinction entre *métalangage* et *langage primaire*. Le structuralisme se concentre sur le langage primaire en laissant de côté le métalangage, dont l'étude devrait être faite séparément. C'est parce que le métalangage suit aussi des normes qui lui sont propres. Par exemple, en grec ancien les mots du métalangage étaient tous neutres, indépendamment du genre qu'ils avaient dans le langage primaire et même indépendamment du fait s'ils avaient ou non un genre dans la langue: un adjectif, par

exemple, était traité comme substantif neutre dans le métalangage. En espagnol il y a la norme selon laquelle tout mot du métalangage s'emploie sans article, s'il s'agit des noms en tant que tels: ainsi, on dit «*río*» *tiene tres letras*, non pas *el «río» tiene tres letras*. Mais s'il s'agit d'une expression tout entière, d'un énoncé, on a une autre norme: dans ce cas on emploie l'article masculin; par exemple, *el «sí», el «esto no me gusta»* etc.

Troisièmement, on a la concentration typique du structuralisme sur la *synchronie*. Ceci, même dans le structuralisme diachronique, parce que même dans ce cas on a au préalable la distinction d'une série de synchronies impliquée par le rapport entre une synchronie donnée (synchronie de départ) et d'autres synchronies. Et dans la description on laisse nécessairement de côté non seulement la diachronie «périmée» mais aussi la *diachronie «actuelle»*, c'est-à-dire la diachronie connue par les sujets parlants et qui est opérante dans l'activité de parler. On constate cette diachronie «actuelle» surtout dans le cas d'une langue à tradition littéraire. Mais même dans le cas d'une langue sans tradition littéraire il y a une certaine connaissance de ce qui est déjà dépassé par l'état de langue ou bien par tel ou tel état de langue de telle ou telle catégorie de sujets parlants: c'est-à-dire qu'il y a une polysynchronie donnée dans chaque état de langue.

Ensuite, le structuralisme implique la distinction entre la *technique libre* du langage et le *discours répété* — entre ce qui peut être combiné actuellement dans un discours et ce qui a déjà été combiné et qui est repris en tant que citation, en tant que formule fixe traditionnelle — et, par là, la concentration sur la technique libre, avec ses règles «actuelles». Par exemple, les *refranés*, les proverbes etc. appartiennent au discours répété. De même, par exemple, les locutions figées du type *tomar las de Villadiego* ou *irse por los cerros de Úbeda*; on ne pourrait pas dire dans ces cas *tomar las de Villadiego*, ni *irse por las montañas de Úbeda*, ni *marcharse por los cerros de Úbeda*: on reprend ces combinaisons en tant que telles, en tant que déjà données dans la tradition de la langue.

Finalement, en ce qui concerne la technique libre elle-même, le structuralisme implique la distinction entre *langue fonctionnelle* et *langue historique* et la concentration sur la langue fonctionnelle. Une langue historique, c'est une langue historiquement constituée et historiquement reconnue en tant que telle par la communauté qui la parle et aussi par des communautés parlant d'autres langues; une langue qui, normalement, est désignée par un adjectif «propre», par exemple, *langue espagnole*, *langue catalane*, *langue française* etc. Or, une langue historique n'est pas un système homogène: c'est une collection de systèmes différents qui coïncident en partie et en partie se distinguent les uns des autres, même au niveau des structures et des fonctions oppositives. Dans une langue historique, il y a les différences bien connues dans l'espace, ou *diatopiques*, et aussi des différences entre les couches socio-culturelles de la communauté (différences *diastatiques*) et des différences entre les modalités expressives déterminées par les types de situations de l'activité de parler, différences que j'appelle *diaphasiques*. Et il y a des unités, des «langues» unitaires dans l'un ou l'autre sens. Il y a l'homogénéité dans le trois sens de la variété: il y a le «syntopique», qu'on appelle «dialecte»; il y a le «synstratique», qu'on appelle «niveau de langue»; et il y a le «symphasique», qu'on peut appeler «style de langue». Or, l'objet propre de la linguistique structurale, c'est la langue fonctionnelle, c'est-à-dire une langue en tant que système homogène: une langue qui est en même temps syntopique, synstratique et symphasique (un seul dialecte, un seul niveau de langue et un seul style de langue). Si dans la langue historique il y a, comme il y a toujours dans les langues, toute une série de dialectes ainsi que toute une série de niveaux et de styles de langue, ceux-ci doivent être étudiés séparément du point de vue des structures, qui ne peuvent être établies que par rapport à une langue fonctionnelle.

Cela me paraît essentiel: le structuralisme et, en général, tout ce qui est «grammaire», tout ce qui est description linguistique d'un système, ne concerne que l'homogénéité

té, et non pas la variété. Or, dans les langues il y a les deux dimensions: la dimension de l'homogénéité, donnée par l'«altérité» du langage, et la dimension de la variété, donnée par sa nature créatrice. Et il est impossible d'étudier la variété du point de vue de l'homogénéité, du point de vue des structures: on peut étudier la variété *au niveau* des structures déjà établies par la description structurale, mais non pas *du point de vue* des structures, en établissant des structures. C'est-à-dire que les expressions «dialectologie structurale», «sociolinguistique structurale» sont à mon sens des *contradictiones in adiecto* si elles prétendent s'appliquer à des disciplines qui établissent des structures: c'est comme dire «science de la variété qui étudie l'homogénéité». La dialectologie, étudiant la variété, ne peut pas être structurale; et la sociolinguistique ne peut pas l'être non plus dans ce sens. Ou bien dialectologie (sociolinguistique) «structurale» ne signifie qu'étude de la variété «faite au niveau des structures», et non pas discipline «qui établit des structures», parce que la discipline qui établit les structures linguistiques, c'est la description d'un système homogène, et la description d'un système, c'est ce qu'on appelle «grammaire».

Au-delà du structuralisme signifie par conséquent, d'accord avec notre thèse, ne pas prendre la grammaire comme modèle pour la linguistique tout entière, aller au-delà de la description phonologique et grammaticale dans le sens limité de ces termes et au-delà de la sémantique (lexicologie) structurale: étudier, récupérer pour la linguistique, tout ce qu'on met nécessairement entre parenthèses au moment où l'on commence une étude structurale.

Ainsi, il faut récupérer l'étude des «choses», c'est-à-dire de la contribution de la connaissance des choses à l'activité de parler. Nous n'avons pas, à présent, de discipline qui étudie cette contribution; je propose par conséquent une linguistique «squéologique» – du grec *σκέυος*, «chose» –, linguistique dont l'objet serait précisément la contribution de la connaissance du «monde» à l'activité de parler. De même, nous avons des études sur le métalangage, mais non pas une

discipline qui étudie la contribution du métalangage à l'activité de parler, qui est en partie langage primaire et en partie métalangage: on parle à chaque pas aussi *de ce qu'on dit*, et les modalités et normes qui y correspondent devraient être l'objet d'études autonomes. E l'on n'a pas en réalité d'études sur la diachronie «actuelle», c'est-à-dire sur la mesure dans laquelle les sujets parlants d'une langue quelconque connaissent des états de langue antérieurs, indépendamment du fait si ces états de langue sont objectifs ou non: les sujets parlants peuvent évidemment se tromper, attribuer au passé ce qui est parfaitement actuel, ou à l'inverse, mais ce qui importe, c'est l'attitude avec laquelle le sujet parlant emploie sa langue (ainsi fr. *une table sur quoi* peut correspondre pour le sujet parlant, dans un même état de langue objectif, à une règle actuelle ou à une règle déjà périmée); et les langues fonctionnent par et pour les sujets parlants, non pas par et pour les linguistes. On a aussi besoin d'une discipline particulière qui étudie le discours répété, étant donné que celui-ci suit en partie ses normes propres, différentes des normes de la technique libre.)

(Chez nous on a commencé des études dans ce sens, une thèse d'un jeune linguiste de Tübingen qui me paraît très importante vient de paraître: c'est la thèse de M. Harald Thun.

Nous disposons, certes, d'une discipline pour l'étude de la variété diatopique: c'est la dialectologie, l'une des disciplines les plus développées dans le domaine de la linguistique. Mais la dialectologie se trouve, en partie du moins, en crise, puisqu'elle croit qu'elle devrait s'adapter à la grammaire, ce qu'en réalité elle ne doit pas faire, étant donné qu'elle a ses principes propres et que l'étude de la variété ne doit pas être confondue avec l'étude de l'homogénéité, celle-ci étant une autre dimension du langage. Et l'on n'a pas d'études sur la mesure dans laquelle un sujet parlant quelconque connaît plusieurs dialectes à la fois; or, il n'y a presque¹⁹²² de sujet parlant qui ne connaisse qu'un seul dialecte, que son propre dialecte: dans une certaine mesure il en connaît d'autres et il est capable d'imiter, du moins jusqu'à un certain point, la

façon de parler d'autres sujets, parlant d'autres dialectes. Pour l'étude des niveaux de langue on a la sociolinguistique, mais dans ce cas aussi l'étude de la mesure dans laquelle plusieurs niveaux de langue sont connus par un seul et même sujet parlant nous manque. Et l'on n'a pas une stylistique de la langue dans le sens que j'ai préconisé ici.

En concluant, nous savons assez à présent en ce qui concerne les structures, les fonctions oppositives, l'homogénéité des langues; mais nous savons très peu de ce que fait le sujet parlant réel, qui, sans doute, emploie des structures, mais non pas uniquement des structures homogènes, et il emploie tout un ensemble de connaissances qui ne se rapportent pas aux structures de la technique libre mais aux «choses», à l'usage métalinguistique, à la diachronie actuelle, au discours répété. Par conséquent, à présent – c'est peut-être un peu exagéré, mais il *faut* exagérer – nous ne pouvons pas rendre compte de la façon de parler d'un seul sujet parlant si, en restant à l'intérieur du structuralisme, nous nous limitons à l'étude des langues fonctionnelles.

Si l'on veut rendre compte de *toute* la «compétence» des sujets parlants, de toutes les connaissances que les sujets parlants mettent en oeuvre au moment de parler, eh bien, on devrait faire tout cela: on devrait aller au-delà du structuralisme, en conservant, en maintenant, tout ce qui dans le structuralisme est notion valable et même conquête théorique et connaissance scientifique effective du langage et des langues.

EUGENIO COSERIU